



Stigmatisation des personnes aux prises avec un trouble addictif

Stigmatisation et médias

Selon le rapport mondial 2018 de l'Office des Nations Unies sur les Drogues et le Crime (1), environ 275 millions de personnes dans le monde, soit environ 5,6 % de la population mondiale âgée de 15 à 64 ans, ont consommé des drogues au moins une fois en 2016. Quelque 31 millions de consommateurs de drogues souffrent de troubles liés à l'usage de drogues, c'est-à-dire que leur consommation est à tel point nocive qu'ils pourraient avoir besoin d'un traitement.

Pourtant, malgré l'étendue du problème de santé publique que cela représente, les personnes qui sont aux prises avec un trouble addictif (2) doivent affronter un jugement moral très stigmatisant de la part de la société dans son ensemble, en particulier vis-à-vis des personnes qui font usage de drogues illicites. Selon l'OMS, l'addiction aux drogues illicites est même la condition la plus stigmatisante (3). Les personnes qui font face à un problème d'addiction à l'alcool ou aux autres drogues subissent au quotidien des attitudes stigmatisantes ou discriminantes. De telles expériences peuvent causer chez elles un stress important et entraîner des sentiments de honte, de culpabilité, de colère, de rejet, voire d'inutilité ou de désespoir, sentiments qui à leur tour alimentent l'abus d'alcool ou d'autres drogues.



En savoir plus: les conséquences de la stigmatisation chez les personnes aux prises avec une dépendance



#QuitStigmaNow - Mettre un terme à la stigmatisation des personnes ayant un trouble addictif, une campagne de Dianova



Les médias ont une influence déterminante sur la perception des drogues par le grand public. Hélas, les articles, les débats et les reportages diffusés dans les journaux, les magazines, les séries télé ou les talk-shows représentent souvent les « drogues » comme autant de substances instantanément addictives entraînant derrière elles un cortège de violences, de dépravations et d'anéantissement des familles. Même les médias les mieux intentionnés ne font souvent que perpétuer les vieilles rengaines selon lesquelles il faut d'abord « toucher le fond » avec d'être assez motivé pour entrer un traitement, ou bien qu'il est indispensable de confronter très sévèrement un proche, si l'on en croit l'infâme « qui aime bien châtie bien ».

Les médias sont le reflet d'une société qui stigmatise profondément les personnes ayant des troubles de l'usage de substances. Beaucoup abordent la question des addictions depuis un angle négatif, moralisateur et accusateur. Cela ne fait que nourrir les préjugés à l'encontre de ceux et celles qui ont un usage problématique d'alcool ou d'autres drogues, et dont l'imaginaire social fait des délinquants traités avec mépris.

Le monde des drogues est souvent abordé sous l'angle du crime, de la violence, des troubles à l'ordre public, de la pauvreté ou encore du marché noir, tout en mettant au second plan ses aspects sociaux et psychologiques. À cause de cette perspective, les usagers de drogues et les personnes addictes sont stigmatisés encore davantage, ce qui fragilise leur éventuel parcours de rétablissement.

Langage et stigmatisation

Le langage que l'on utilise pour parler des usagers de drogues a un impact énorme sur la façon dont ils sont perçus et dont ils se perçoivent eux-mêmes. Des mots tels que « drogué », « toxicomane » ou « ex-toxicomane » sont dotés d'une charge négative et ne font que dresser des murs qui empêchent les personnes aux prises avec une addiction de voir plus loin et de reprendre le cours de leur vie dans une relative « normalité ». C'est dans ce sens que les représentations façonnées par les médias et reprises dans l'opinion se renforcent mutuellement, perpétuant ainsi la stigmatisation aux drogues et à l'usage de drogues.

Ce que les gens perçoivent, c'est que l'usage de drogues, y compris l'usage problématique, est un choix personnel. Ils pensent en fait que les gens choisissent de perdre tout contrôle et par conséquent ils refusent tout autre facteur explicatif.



1 - Distinguer l'usage, l'abus et l'addiction

Avant de publier son article, le journaliste doit faire la différence entre les différents types de substances (opiacés, amphétamines, cocaïne, cannabinoïdes, etc.) et leurs effets. Il est également essentiel de faire la distinction entre 'usage', 'abus' et 'dépendance' car ces termes correspondent à des situations différentes que le public tend le plus souvent à confondre.

- L'usage de substances (y compris le tabac et l'alcool) est défini comme une consommation ne causant pas de troubles au plan de la santé, de la vie sociale, ou du comportement.
- L'abus de substances est susceptible de mettre en danger la personne et son entourage, au plan physique ou mental.
- La dépendance, ou addiction, fait perdre aux personnes leur capacité de choix. La dépendance est classée comme maladie par l'Organisation Mondiale de la Santé. La personne dépendante fait de la consommation de substances le centre de sa vie et oriente toutes ses actions dans le but de satisfaire ce besoin.

2 - Éviter les concepts stigmatisants

Quand le « problème de la drogue » est soulevé par les médias, il est le plus souvent associé à la violence, à la criminalité, au trafic de drogues et à la pauvreté. La télé renforce cette vision par l'utilisation d'images liées à la marginalité. Il faut au contraire montrer que l'usage problématique de substances psychoactives ou la dépendance ne sont pas nécessairement liés à ces situations.





3 - Aborder l'usage de substances dans toute sa complexité

La plupart des infos ciblent la criminalité et ses répercussions judiciaires puis les conséquences de l'abus d'alcool ou d'autres drogues. Cette approche ne fait que décontextualiser le caractère global du problème tout en exacerbant la croyance selon laquelle l'usage de drogues est le fait des seuls groupes défavorisés au plan socioéconomique. Les médias doivent aussi mettre l'accent sur la prévention, la santé, les options de traitement visant à surmonter l'addiction et les programmes sociaux.

4 - Éviter les tons alarmistes

Utiliser des mots comme « vice », « commerce », « phénomène », « alerte », « délinquant », « toxico » ou « junkie » incite l'opinion publique à considérer les drogues comme une menace latente. Les parents s'inquiètent de voir leur enfant être attiré par l'usage de drogues. Et comme la peur engendre le rejet, les personnes qui font face à des troubles addictifs ou qui ont réussi à surmonter leur addiction sont toujours montrées du doigt et jugées responsables de leur sort.

5 - Être objectif, éviter tout jugement moral

Les troubles de l'usage de substances sont jugés négativement – « les drogues tuent ». Le rôle des médias n'est pas de renforcer cette image mais d'informer de manière objective, de remettre les choses dans leur contexte, de documenter ses informations, sans jamais tomber dans les préjugés ou les jugements moraux.

6 - Mettre l'accent sur les circonstances favorisant l'usage

Les médias ont un rôle d'information, mais aussi d'éducation. C'est pourquoi les contenus doivent aussi montrer les circonstances qui prédisposent à l'abus de substances.

- Facteurs sociaux : les modes, la facilité d'accès, la vie de la rue, etc. ;
- Facteurs familiaux : des environnements permissifs ou trop rigides, des parents qui ont eux-mêmes des troubles addictifs, des familles divisées, des enfants livrés à eux-mêmes ;
- Facteurs individuels : curiosité, faible estime de soi, voir fuir ses problèmes, la frustration et la solitude.



7 - Montrer des contenus plus humains

Cette recommandation se fonde sur le conseil numéro 3. Publier des contenus plus humains peut aider les gens à se confronter à la réalité, notamment par l'utilisation de témoignages faisant état de la peur du rejet social, professionnel et familial, du sentiment de stigmatisation ou de faible estime de soi. Il s'agit de sensibiliser à une réalité souvent mal comprise, tout en ayant soin de ne pas victimiser les personnes concernées.

8 - Tirer un trait sur le sensationnel

L'info doit être immédiate, c'est pourquoi les médias sont souvent réticents à décrire une situation donnée dans toute sa complexité. Ils ont aussi tendance à privilégier les données concrètes et quantifiées, comme la valeur marchande des drogues, ou encore les infos de type faits divers – « elle a été retrouvée morte dans la salle de bains d'un hôtel de luxe », ou « on l'a découvert avec une seringue dans le bras ». Les médias ont la responsabilité d'éviter le sensationnalisme qui ne fait qu'alimenter les stéréotypes.

9 - Spécialisation journalistique

La politique, l'économie, la culture, l'actualité internationale, tous ces thèmes sont traités par des journalistes spécialisés. Pourquoi les troubles addictifs ne le seraient-ils pas ? Cette nouvelle spécialisation devrait permettre de mieux cerner les problèmes liés aux troubles addictifs : les différents types d'addiction, avec ou sans substances, les différentes drogues, leurs usages, leurs effets biopsychosociaux, et bien sûr, tous les aspects liés à la prévention, entre autres.

Les médias doivent porter un autre regard sur les addictions, l'usage de drogues et les politiques en matière de drogues au lieu de s'appuyer sur les récits habituels. Les médias peuvent en particulier jouer un rôle important dans la lutte contre la stigmatisation et la discrimination associées aux drogues tout en se concentrant plus largement sur l'échec de la « guerre contre la drogue » et la nécessité de nouvelles approches.





Mettre un terme à la stigmatisation des personnes ayant un trouble addictif – la campagne

#QuitStigmaNow

Références

1. Rapport mondial sur les drogues 2018 (UNODC), extrait du résumé analytique
2. Même si la stigmatisation peut concerner tous les troubles addictifs, elle est néanmoins bien plus généralisée dans le cas des personnes en difficulté avec l'alcool et les autres drogues (trouble d'utilisation de substance), c'est pourquoi ce document fait en premier lieu référence à cette population.
3. Selon une étude de l'OMS conduite dans 14 pays et concernant 18 conditions potentiellement stigmatisantes - Source : Stigma, social inequality and alcohol and drug use (2008) – Robin Room et al. Accès en ligne, le 16 juin 2018